

Un monde sans nature

Remarquons tout d'abord que si Robert Lenoble, dans son Histoire de l'idée de nature, en donne la définition suivante : "La nature est le nom que les hommes ont donné au milieu dans lequel ils sont placés. C'est un ensemble d'êtres et de choses qui ne dépendent pas de lui et dont la cohérence propre constitue la première expérience", elle peut être complétée, par contiguïté de sens, par celle du naturaliste français le comte de Buffon : "Le mot nature a deux acceptions très différentes : l'une suppose un sens actif et général ; lorsqu'on nomme la nature purement et simplement, on en fait une espèce d'être idéal auquel on a coutume de rapporter, comme cause, tous les phénomènes de l'univers ; l'autre acception se présente qu'en sens passif et particulier, en sorte que lorsqu'on parle de la nature humaine, on désigne la somme des qualités que la nature, prise dans sa première acception, a données l'homme" (Histoire naturelle). Ces trois définitions permettent de généraliser le sujet : "Un monde sans nature".

Dès lors, il semble tout à fait naturel (au double sens de logique et de spontané) d'estimer que l'expression "un monde

La nature "est oxymorique, et qui elle ne renvoie à aucune réalité possible et souhaitable pour l'homme. En effet, bien que la nature (le milieu naturel) soit maîtrisée et domestiquée par l'homme, n'est-elle pas bien présente sur la Terre (en des sens de "monde") sur laquelle il vit ? Vivre dans un monde où il n'y aurait plus de milieu naturel serait même dangereux pour l'homme, car il est lui-même partie prenante de la nature. Cela pourrait même conduire à "la mort essentielle et existentielle" (H. Jonas) de la nature (l'essence) humaine. En effet, vivre dans un monde où l'essence de l'homme ne serait pas déterminée peut paraître mortifère. En effet, si on considère la nature en tant que principe normatif, là encore il est nécessaire de vivre avec car : "La voie de la sagesse est de parler et d'agir en écoutant la nature" (Héraclite, fragments). De même, si la maîtrise de la nature (le milieu indépendant) par l'homme peut nous amener à croire qu'il n'y a plus de nature, alors il aura tout intérêt à en protéger ses secrets. Enfin, si le "monde" est pris au sens de projection imaginative de l'opinion sur la réalité, on remarque également qu'une telle situation est loin d'être bénéfique pour l'homme. Il est donc légitime, au regard de la polysémie des termes, de défendre un monde avec nature.

Pour autant, n'est-ce pas témoigner un manque de lucidité, voire de responsabilité, que d'ignorer que le monde soit sans nature ? À bien y regarder, "la nature n'est pas naturelle, et c'est naturel" (G. Steiner, Autobiographie de tout le monde) : la domestication et l'artificialisation extrême par l'homme de la Terre sur laquelle il vit a défiguré, si ce n'est

dénaturé, le milieu naturel, au point qu'il peut paraître légitime de parler d'un "monde sans nature". N'est-ce pas d'ailleurs l'ère de l'anthropocène ? Mais est-ce que cela est si dangereux pour l'homme ? Par son attitude prométhéenne, il peut à la fois survivre dans un milieu hostile et dévoiler les secrets de la nature. Mais : il l'améliore à son image. Radicalement, un monde avec nature n'est qu'une projection de l'esprit, une illusion dont l'homme aurait intérêt de s'affranchir. On peut même refuser l'existence de la nature (avec sens d'essence) humaine et préférer alors vivre dans un monde sans nature. Enfin, si on considère que la nature est un principe normatif, il peut être libérateur pour l'homme de s'en affranchir.

En fait, on voit bien que vivre avec la nature (dans sa polysémie) est hautement bénéfique pour l'homme, mais que la réalité est davantage celle d'un monde sans nature, du moins le monde des hommes. Or, selon Heisenberg : "Nous vivons dans un monde si totalement transformé par l'homme que nous rencontrons partout les structures dont il est l'auteur [...], de sorte que l'homme ne rencontre plus que lui-même" (L'image de la nature dans la physique contemporaine). Il est donc dangereux de vivre ainsi. Il faut donc relever le caractère désabusé de l'expression "un monde sans nature" et décider de quelle vérité elle est porteuse sur le rapport de l'homme à la nature. Cela témoigne d'une marque d'osmose, d'une distance qui les sépare au point que l'homme est désabusé. Il s'agit donc de combler ce fossé et de mettre en oeuvre les modalités nécessaires, comme une "attitude ophiuque" (P. Hadot, Le voile d'Isis) pour renouer avec un monde avec

~~avec~~ nature et en retirer tous les avantages. In fine, il s'agit aussi, peut-être, de prendre en compte la plénitude des mondes.

Tout d'abord, il semble haser à fait naturel (au double sens de logique et de spontané) d'estimer que l'expression "un monde sans nature" est oxymorique, et que'elle ne renvoie à aucune réalité possible et souhaitable pour l'homme.

En effet, il serait illogique de considérer que la nature (le milieu naturel) ne soit plus présente sur Terre (le "monde"), même si elle est domestiquée par l'homme. C'est la visée de l'œuvre Stone House (2004) de l'un des pères du Land Art, Andy Goldsworthy. Il s'agit de maisons en pierres qui sont éduifiées à l'orée d'une forêt. Il montre que la domestication de la nature par l'homme n'est pas synonyme de destruction du milieu naturel : si l'homme habite (au sens latin de domus) la nature (ici la forêt), si l'homme la maîtrise (au sens latin de dominus), il n'en demeure pas moins un être naturel dans un milieu naturel (les maisons de l'œuvre sont en pierres). Dès lors, un "monde sans nature" semble bien impossible.

Quand bien même cela serait possible, ce ne serait pas profitable pour l'homme, car il est lui-même partie prenante de la nature. Ainsi, dans sa Préface au Livre III de l'Éthique, Spinoza critique l'anthropologie hellénique de l'appartenance de l'homme à la nature : "En vérité, on dirait qu'ils conçoivent l'homme dans la nature comme un empire dans un empire". Pour D. Holbach, l'homme est dans une continuité avec la nature ; même lorsqu'il travaille à la transformer ou à se transformer lui-même, il ne fait que suivre les conséquences naturelles : "L'homme est l'ouvrage de la nature, il existe dans la nature, il est soumis à ses lois, il ne peut s'en affranchir, il ne peut même par la pensée en sortir [...] Les êtres que l'on suppose au-dessus de la nature ou distingués d'elle-même seront toujours des chimères" (Système de la nature).

Dès lors, vivre dans un "monde sans nature" (milieu naturel) pourrait conduire à "la mort essentielle et existentielle de l'homme" (H. Jonas, Le principe de responsabilité). Car, dans un monde sans nature, ne serait-ce pas la technique et les sciences qui prendraient la main ? Le risque est alors que les paradigmes de la puissance s'intensifient, que la puissance de l'homme par la technique se retourne en impuissance. Or l'homme a une vocation morale, pratique, philosophique. Vivre dans un monde sans nature le dénaturerait (changerait son essence) : "L'homme perdrait tout sous la forme du dispositif et du fonds exploitable, y compris lui-même, et perd simultanément son être propre" (Catherine Chevalier résumant la position de Heidegger dans La nature dans la physique contemporaine).

Or, même dans un monde où l'homme n'aurait pas d'essence (de nature humaine) peut paraître haut à fait morbide. Rousseau par exemple, dans son Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, compare l'âme humaine à "la statue de Glaucus que le temps, la mer, les orages ont défigurée". Au lieu d'abandonner l'âme humaine aux affres de la société, il entreprend un laborieux travail de restauration dans ses Confessions : "Je veux montrer un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme, ce sera moi". De même, Werner Jaeger, dans Païdeia, démontre toute l'importance pour l'homme de considérer qu'il est détenteur d'une nature (essence) propre : c'est en s'éduquant sur le modèle du καλὸς καγαθὸς (l'homme beau et bon) que les jeunes Grecs de la cité athénienne sont en mesure de devenir de bons citoyens. D'ailleurs, W. Jaeger écrit : "D'autres nations ont créé des dieux, des rois, des esprits. Les Grecs seuls ont formé des hommes."

Par ailleurs, si on considère la nature en tant que principe normatif, alors il est nécessaire et recommandé de vivre avec. Les bénéfices d'un monde régi par la Nature sont nombreux : pour l'organisation de la société platonicienne (sur le modèle du Cosmos), pour la légitimité du droit naturel (Sophocle), mais aussi pour vivre une vie vertueuse : "Tout ce dont nous avons besoin, la nature nous l'a mis bien en vue sous la main" (Sénèque, Lettre à Lucille). Dès lors, vivre dans un monde sans Nature s'avérerait contre-nature (illogique, non souhaitable).

De même, si la maîtrise de la nature (le milieu indépendant) par l'homme peut nous amener à croire qu'il n'y a plus de nature, alors il aura tout intérêt à en protéger ses secrets. Un monde sans nature peut en effet faire référence à une situation où la nature n'aurait plus de secrets pour l'homme, et c'est "comme si" le monde était sans nature. Or, il est dangereux pour l'homme de connaître tous ses secrets : "Ce voile, léger sans doute pour la main, est terriblement lourd pour la conscience" (Schiller, Le voile de Isis, 1795). L'homme a tout intérêt de considérer la nature comme étant significative : "Ce que nous appelons Nature est un merveilleux et mystérieux poème dont l'écriture reste pour nous indéchiffrable" (Schelling, Essais).

Enfin, si le "monde" est pris au sens de projection imaginative de l'esprit sur la réalité, on remarque également qu'un monde sans nature est bon d'être bénéfique pour l'homme : cela peut même se révéler être une véritable dystopie. C'est effectivement ce que montre A. Huxley dans son roman fiction Le meilleur des mondes : la technique règne tout en place et lieu de l'ordre naturel, jusqu'à la reproduction sexuelle. La décadence de la société humaine et de l'être de l'homme est alors décriable. Dès lors, même en projection imaginative, il paraît peu raisonnable de concevoir et de rechercher l'existence d'"un monde sans nature".

Ainsi, il semble bien que l'homme retire de nombreux bénéfices d'un monde avec nature, et qu'imaginer le contraire relèverait d'une production étonnante de l'esprit. Mais est-ce si sûr ? N'est-ce pas une illusion que de croire l'existence d'un monde sans nature (dans le polysème des termes) ?

Pour autant, cela témoigne d'un manque de lucidité que d'ignorer l'existence d'un monde sans nature profitable à l'homme : il s'agit de se libérer de cette illusion.

En effet, si bien y regarder ; "La nature n'est pas naturelle, et c'est naturel" (C.G. Steen, Autobiographie de tout le monde) : la domestication et l'artificialisation par l'homme de la Terre sur laquelle il vit a défiguré, si ce n'est dénaturé, le milieu naturel, au point qu'il peut paraître légitime de parler d'un monde sans nature. C'est par exemple ce que montre l'historien Alain Corbin, dans Le territoire des vides : chaque espace naturel, et en particulier les littoraux, ne peut échapper à une exploitation de l'homme : la forêt amazonienne pour le bois, les steppes russes pour les hydrocarbures. Dès lors, l'homme domestique tellement la Terre qu'il n'y a plus de nature (milieu naturel).

Plus radicalement, penser que l'homme vit dans un monde avec nature est une illusion, une production chimérique de l'esprit (c'est un "monde" au sens de production subjective imaginative). En effet, même lorsque l'homme croit être en contact avec la nature, il se trompe. Par exemple, les jardins ne sont pas la nature, mais une certaine représentation que l'homme se fait de la nature : c'est aussi un lieu artificialisé : "Contrairement à la nature ordinaire - la prose -, le jardin doit être en prose héroïque. C'est un programme de transformation où tout est minutieusement réglé" (J. Belkusséto, Jardins en France). Par exemple, Hippolyte Taine déclare à la vue des jardins de Le Nôtre : "À Versailles, il n'y a plus rien de naturel". Ainsi un monde avec nature relève bien d'une production imaginative. Dostoïevski, dans Le rêve d'un homme vide, raconte l'histoire d'un homme qui voit un monde d'une nature luxuriante : "une mer d'émeraudes, de grands arbres splendides, les prairies flamboyent de fleurs éclatantes et parfumées". Or, il ne s'agit justement que d'un rêve, et non de la réalité.

Si donc le monde dans lequel vit l'homme est bien un monde réel sans nature (milieu indépendant), cela ne lui est pas forcément dangereux, car il peut vivre dedans grâce à son attitude prométhéenne. C'est en dévoilant les secrets de la nature qu'il est en mesure d'y survivre et de rendre le monde dépossédé de nature. En effet, selon Francis Bacon : "Les secrets de la nature se dévoilent plutôt sous la fortune de l'expérience que lorsque ils suivent leur cours naturel" (Novum Organum). Et même lorsque il imite le savoir à se soumettre à la nature ("on ne commande à la nature

qu'« en lui obéissant »), on ne peut s'empêcher de penser avec Eugène Ionesco, évoquant les comédies de Plaute, que « l'homme est un serviteur forcé qui étudie les habitudes de son maître pour faire de celui-ci tout ce qu'il veut » (Hayen - Âge et Renaissance). Dès lors, l'attitude prométhéenne, en dévoilant les secrets de la nature, participe à créer un monde sans nature dans lequel l'homme peut survivre.

Mieux : le monde est sans nature car il se transforme à son image. Il s'agit même d'une injonction biblique : « Dieu bénit l'homme et la femme et leur dit : « Multipliez, remplissez la Terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la Terre » » (Genèse, I, 28). C'est donc en étant maître et possesseur de la Terre (« le monde ») que l'homme y aménage sa vie : « Desséchons les marais, mettons le feu à ces vieilles forêts, une nouvelle nature va sortir de nos mains. Quelle est belle cette nature créée ! Hâte mouvement de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître de la Terre, en a renouvelé la surface entière. » (Buffon, Histoire naturelle).

On peut même refuser l'existence de la nature (au sens d'essence) humaine et préférer vivre dans un monde sans nature. Fichte estime en effet que : « l'homme se caractérise par son absence de définition, que sa nature consiste à ne pas avoir de nature, qu'il n'a aucune détermination mais une déterminabilité à l'infini » (Fondements du droit naturel). Cette position, qui est aussi celle des existentialistes, permet au gain non négligeable

de liberté pour l'homme. À la notion de nature heidegger est préférée celle de condition humaine.

Enfin, si on considère que la nature est en principe normatif, il peut être libérateur pour l'homme de s'en affranchir, et donc de vivre dans un monde sans nature. On peut citer avec Alain que "la nature n'est pas tendue, elle est même très mauvaise si on la laisse faire" (Propos) et refuser toute soumission au principe normatif. Il s'agit même d'une illusion que de penser que la Nature est un principe normatif: "n'est-ce pas une illusion que de croire que la nature pourrait fournir une base philosophique justifiable pour le droit, la morale, la religion?" (G.E. Moore, Principia Ethica).

Ainsi, on voit bien que vivre avec la nature, dans un monde avec nature, est hautement bénéfique pour l'homme, mais que la réalité est davantage celle d'un monde sans nature (dans sa prégnance). Or, on ne peut se passer de la nature, car "qu'on admire l'ordre naturel des choses ou la puissance qu'elles révèlent, on adopte toujours une attitude affective" (J. Ehrard, L'idée de nature à l'aube des Lumières), mais pour autant l'homme ne doit pas être le jouet d'illusions.

Pour sortir de cette impasse dialectique, il faut prendre en compte le caractère désabusé de l'expression "un monde sans nature" (comme cela a été relevé dans la partie I), et décider de quelle vérité elle est porteuse sur le rapport de l'homme à la nature. En effet,

l'homme doit être conscient de la distance qui le sépare de la nature et qui l'invite à vivre dans "un monde sans nature". Il s'agit alors de mettre en place les modalités nécessaires pour ne pas faire preuve de faiblesse ni se complaire dans l'illusion d'un monde avec nature.

En fait, la vérité de l'expression "un monde sans nature" est celle d'un manque d'osmose entre l'homme et la nature qui aurait tout intérêt à être comblé, afin de ne pas être le jouet d'illusions.

En effet, il existe bien un manque d'osmose entre l'homme et la nature. C'est ce que pensent Montaigne et Diderot qui, en essayant de réhabiliter la figure du sauvage, montrent par négativité le défaut d'union de l'homme occidental à la nature (le milieu indépendant). Par exemple, Claude Lévi-Strauss montre dans son Anthropologie Structurale que l'homme occidental rejette paradoxalement le sauvage dans la nature car moment où il nous rappelle que nous sommes très peu naturels. Ainsi Philippe Descola étudie la tribu des Achuars (des Indiens entre le Pérou et l'Équateur) et montre leur proximité avec la nature, leur osmose, du fait

d'une matrice symbolique du monde, contrairement à l'homme occidental qui n'en a qu'une matrice réelle. Ainsi l'homme occidental gagnerait à "changer" de monde, à adopter une pratique davantage symbiotique avec la nature. Pour cela, il peut mettre en œuvre le principe aristotélicien de la juste-mesure, le mesotês. C'est donc en modifiant son monde (sa matrice de pensée) que l'homme pourra combler la distance qui le sépare de la nature et qui l'invite à vivre dans un monde sans nature mortifère.

Autre : une autre modalité de ce rapprochement, de ce "changement" de monde, peut avoir lieu en adoptant une "attitude orphique" (P. Madot, Le voile d'Isis). Celle-ci découvre par l'art et l'harmonie les secrets de la nature (ce qui satisfait la curiosité de l'homme) tout en préservant "la pudeur avec laquelle la Nature se cache derrière des énigmes et des incertitudes chatoyantes" (Nietzsche, Le gai savoir). Le salut de l'homme pour vivre dans un monde avec nature passe donc par les arts, car ceux-ci permettent une "co-naissance" (P. Claudot, Art poétique, 1996) : l'artiste épouse le mouvement créateur de la nature, et la naissance d'une œuvre d'art n'est qu'un événement de la naissance de la nature. De cette manière, pour Hegel, une poiesis (ποίησις) est possible, c'est-à-dire de retrouver

le mode de relation qui unissait les hommes dans la Grèce antique à la nature (Cours sur l'histoire philosophique).

C'est donc en opérant ces modalités, en "changeant" de monde que l'homme s'éloignera d'un monde sans nature et vaudra l'illusion de se croire déjà dans un monde avec nature. De la sorte il peut retirer toutes les bénéfices d'un rapprochement avec la nature. En effet, pour Albert Camus, dans ses Notes (1959), la communion avec l'univers n'est pas le produit d'une démarche intellectuelle, mais d'une expérience de l'être et vivre. Et pour Goethe, c'est le seul moyen de faire l'expérience de la nature : dans son Wilhelm Meister, le héros fait un séjour sur les bords du lac Stäpel en compagnie d'un peintre qui lui fait découvrir la magie de l'art (il lui fait changer de monde) : "Il apprit à voir avec les yeux de l'artiste, et tandis que la nature déployait le mystère de sa beauté au grand jour, et se sentait insensiblement attiré par l'art, qui en est le plus digne exégète."

In fine, s'interroger sur "un monde sans nature" révèle toute l'importance que l'homme accorde à un monde avec nature. Peut-être, la réalité est bien celle d'un monde sans nature (dans la polysémie des termes). Dès lors, pour bénéficier des avantages d'un monde avec nature, l'homme doit mettre en place différentes attitudes afin de s'en rapprocher : une attitude apothéique, changer de monde (de mode de pensée sur la nature) ou encore prendre en compte la pluralité des mondes. Comme le montre Dostoïevski dans sa nouvelle Le rêve d'un homme ridicule, c'est en revenant sur Terre après avoir fait l'expérience d'un monde avec nature en rêve que le héros se fait le messager de la "vérité vraie" qu'il a aperçue. Cependant, personne ne le croit et l'exécute. De même aujourd'hui avec le réchauffement climatique qui pourrait conduire à un monde sans nature, personne n'aime les Cassandra.